



La direction de la cure et les principes de son pouvoir Rodolphe Adam

Du commentaire des paragraphes 5, 6, 7 du chapitre I¹ : « *Qui analyse aujourd'hui ?* »²

Liberté de l'analyste...

Liberté, ce concept classique de la philosophie est peu concordant avec la découverte de l'inconscient et l'assujettissement du déterminisme qu'une cure analytique révèle. Pourtant Lacan est très insistant³ : si l'analyste paye le triple prix de ses mots, de sa personne et de son jugement, il lui reste une liberté considérable dans la direction de sa cure : « seul maître à [...] bord après Dieu »⁴. Il ne s'identifie pas à l'Autre ; « décide de [son] oracle »⁵, soit du choix de ses interprétations, libre de leur quantité, du moment où les faire. Cette liberté, synonyme de la responsabilité de l'analyste, montre l'indéterminé dans l'expérience analytique. On entend avec ces mots : *décision, liberté*, la présence d'une dimension existentialiste. Le déterminisme de la chaîne signifiante, le programme de la structure, ne sont pas partout. Dès 1946 dans « Propos sur la causalité psychique »⁶, Lacan avait évoqué *l'insondable décision de l'être* à propos de la psychose. C'est ce qui rend la position de l'analyste si délicate. En plus de cette part d'indéterminé qui fait tout l'enjeu d'une direction, il y a une dimension de l'expérience où des structures s'imposent, des mécanismes apparaissent d'eux-mêmes, comme par exemple, le transfert.

... mais aliénée par l'automatisme du transfert

« Quant au maniement du transfert, ma liberté s'y trouve par contre aliénée »⁷ Pourquoi ? Lacan évoque une première fois le transfert, puis il y revient au chapitre trois : « Où en est-on avec le transfert ? »⁸ Ce concept, ce phénomène, est pour lui fondamental, il situe une psychanalyse vraiment freudienne qui ne bascule pas dans la psychologie : « son action sur le patient lui échappe avec l'idée qu'il s'en fait, s'il n'en reprend pas le départ dans ce par quoi elle est possible, s'il ne retient pas le paradoxe de ce qu'elle a d'écartelé, pour réviser au principe, la structure par où toute action intervient dans la réalité »⁹. *Au commencement est le transfert* (pour parodier la *Bible* et Goethe) ce qui rend possible l'analyse... Lacan dira dans sa « Proposition du 9 octobre 1967... » que deux choses comptent dans une psychanalyse, tout comme aux échecs : le début, *le transfert*, et la fin,

¹ Section Clinique de Bordeaux 2014-2015, Cours du 14 novembre 2014.

² Lacan J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 588-592.

³ *Ibid.*, p. 588.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits, op. cit.*, p. 151-193.

⁷ Lacan J., « La direction de la cure... », *op. cit.*, p. 588.

⁸ *Ibid.*, p. 602.

⁹ *Ibid.*, p. 589.

sa conclusion. Avec cette notion du transfert, « Il y a là le secret de l'analyse »¹⁰. Ma liberté est aliénée dans le maniement du transfert d'abord parce que le phénomène transférentiel se produit tout seul. Le psychanalyste ne maîtrise pas son apparition : « Il se dit qu'il a là à composer avec un phénomène dont il n'est pas responsable »¹¹. Freud a insisté sur sa « spontanéité » chez le patient, et Lacan évoque l'« émerveillement de l'effet le moins attendu d'une relation à deux qui serait comme les autres »¹². Pourquoi ? Parce que, second point, ce phénomène spontané en fait surgir un troisième ! Le transfert dédouble la personne de l'analyste, qu'il le veuille ou non, et par cette diplopie sa liberté est aliénée. Lacan fait allusion au texte de 1912, « La dynamique du transfert »¹³ : « faire comprendre comment le transfert se produit inévitablement au cours d'un traitement »¹⁴. Il s'impose, Freud le théorise comme un avatar de la vie amoureuse du sujet, où une façon d'aimer est soumise à certaines conditions. Il évoque la métaphore du « cliché »¹⁵ photographique. L'investissement libidinal du sujet s'attache à des « prototypes conformément à l'un des clichés déjà présents chez le sujet en question »¹⁶. Ainsi « le patient intègre le médecin dans l'une des "séries psychiques" qu'il a déjà établies dans son psychisme »¹⁷. L'analyste se trouve pris par un trait, un air de famille avec une autre photo..., Lacan dira de ce dédoublement que c'est une « erreur sur la personne »¹⁸. C'est le cas par exemple de cet homme qui, dès le cinquième entretien, rate la séance pour dire à la suivante qu'il a l'impression de ne pas réussir à faire plaisir à l'analyste, comme il a toujours fait avec les personnes ayant autorité sur lui, son patron ou son épouse. Freud usait d'une métaphore pour décrire le déclenchement de l'amour de transfert : « Tout se passe comme si quelque comédie eût été soudainement interrompue par un événement réel, par exemple, lorsque le feu éclate pendant une représentation théâtrale »¹⁹.

Une psychanalyse n'est pas une situation à deux

Cette question du transfert met à jour une erreur : croire qu'une psychanalyse est une situation à deux²⁰, ce qui impliquerait que tout ce qui se joue dans la cure peut se ramener au *hic et nunc* des deux protagonistes. Cette erreur massive de la psychanalyse de l'époque pratiquée à l'IPA justifie qu'une grande partie de ce texte est une lecture attentive, précise, éminemment critique et déconstructrice de cette littérature afin d'en montrer les impasses. Lacan évoque des cas cliniques de celle-ci, qu'il contrôle par article interposé, pour dégager les effets délétères d'une certaine direction de la cure. En effet, une théorie falsifiée de l'analyse, de la parole, a des conséquences et des effets cliniques. Lacan dit : « Ce n'est pas pour notre plaisir que nous étalons ces déviations,

¹⁰ *Ibid.*, p. 588.

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*

¹³ Freud S., « La dynamique du transfert », *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1994.

¹⁴ *Ibid.*, p. 50.

¹⁵ *Ibid.*, p. 51.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Lacan J., « La direction de la cure... », *op. cit.*, p. 591.

¹⁹ Freud S., « Observations sur l'amour de transfert » (1912), *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1994, p. 119.

²⁰ Lacan J., « La direction de la cure... », *op. cit.*, p. 588.

mais plutôt pour de leur écueils faire balises à notre route. »²¹ Lacan pointe les niaiseries de la psychanalyse française qui font de la cure une « rééducation émotionnelle », une « “guérison par le dedans” »²².

Bref, Lacan ne mâche pas ses mots : réduire la psychanalyse à une situation à deux « sert à articuler [...] les principes d’un dressage du Moi dit faible, et par un Moi qu’on aime à croire de force à remplir ce projet, car il est fort »²³. Voilà la disparition de l’inconscient au profit d’un patient qui devient un sujet au moi faible dont l’issue dans la cure est l’identification à l’analyste, censé être devenu maître de ses pulsions. Freud dit l’inverse : « *Le moi n’est pas maître dans sa propre maison* »²⁴. Lacan relève un gauchissement effarant de la langue où se trahit cette inflation du Moi, là où Freud a écrit : « *Wo es war, soll Ich werden* »²⁵ – traduit littéralement par « [Là] où c’était, je dois advenir » – la traduction française donne : « Le Moi doit déloger le Ça ». Quand l’homme ne sait pas, l’agressivité de la mise au pas peut être sa réponse.

Cette théorie d’une situation à deux, entre un moi faible et un fort, témoigne pour Lacan d’un « malheur de la conscience corrélatif d’une démission à concevoir la vraie nature du transfert »²⁶. La « conscience malheureuse », expression employée par Hegel²⁷, désigne « la conscience de soi comme une essence doublée, empêtrée dans la contradiction », soit le sentiment de l’impuissance malheureuse ne parvenant pas à faire coïncider l’idée théorique qu’elle a d’elle-même et son efficacité dans le monde.

Dans ce texte, le travail de Lacan sur Hegel est en filigrane. Il a souvent commenté dans son Séminaire, sa fameuse dialectique du Maître et du Valet (esclave est une mauvaise traduction) qui est une forme de parabole pour expliquer la naissance de la conscience humaine et son odyssée à travers l’Histoire. Une conscience ne devient conscience de soi que si une autre conscience la reconnaît comme telle. Le problème, qui fait toute l’histoire des hommes, est que cette autre conscience veut, elle aussi, obtenir la reconnaissance. Ce désir de reconnaissance qui en passe par la reconnaissance du désir de l’Autre, conduit à une lutte à mort au terme de laquelle, celui qui recule le moins dans sa peur de mourir devient le maître, l’autre, l’esclave.

Lacan a puisé dans ce développement philosophique pour indiquer la constitution du sujet dans sa tension dialectique avec le désir de l’Autre sur un plan imaginaire. Le plan du moi se fait toujours en miroir avec un petit autre pris comme semblable. Une logique du fort et du faible, de celui qui a et de celui qui n’a pas, est une logique phallique. Plutôt que l’identification à l’analyste, la psychanalyse lacanienne vise à la *désidentification*.

Une psychanalyse ça se joue à combien ?

« On ne saurait raisonner de ce que l’analysé fait supporter de ses fantasmes à la personne de l’analyste, comme de ce qu’un joueur idéal suppose des intentions de son adversaire. »²⁸ Lacan quitte le registre de la critique pour avancer une invention théorique

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.* p. 588.

²⁴ Freud S., « Une difficulté de la psychanalyse », *L’inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 186.

²⁵ Lacan J., « La direction de la cure... », *op. cit.*, note bas de page 3, p. 585.

²⁶ Lacan J., « La direction de la cure... », *op. cit.*, p. 589.

²⁷ Hegel G. W. F., *Phénoménologie de l’Esprit*, tome I, Paris, Gallimard, 1981, p. 176.

²⁸ Lacan J., « La direction de la cure... », *op. cit.*, p. 589.

remarquable : une métaphore de la psychanalyse empruntée au jeu. Il s'agit de montrer que la psychanalyse n'est pas une situation à deux personnes prises de manière unifiée. Ainsi Lacan, dans le Séminaire *Le désir est son interprétation*, commente le cas d'une analyste qui entend son patient ébaucher un fantasme « de coucher avec elle » et qui décide de répondre : « Vous vous faites peur d'une chose dont vous savez que cela n'arrivera jamais. »²⁹ Les conséquences cliniques relevées par Lacan et inaperçues de l'analyste, correspondent à l'apparition soudaine d'un état de quasi dépersonnalisation avec manifestation d'une honte importante ainsi qu'une perversion transitoire. Lacan relèvera de multiples exemples comparables dès son premier Séminaire.

Alors, à combien se joue une analyse ? On pourrait dire à trois, puisque le transfert dédouble la personne de l'analyste. Mais d'une manière plus structurale, Lacan pointerait vite que ce troisième est le symbolique.

La théorie des jeux est un modèle pour analyser les situations dans lesquelles l'action optimale pour un agent dépend des anticipations qu'il forme sur la décision d'un autre agent. L'exemple célèbre du dilemme des prisonniers de Tucker en 1950, suppose deux prisonniers (complices d'un crime) retenus dans des cellules séparées et qui ne peuvent communiquer ; l'autorité pénitentiaire offre à chacun des prisonniers les choix suivants : si un des deux prisonniers dénonce l'autre, il est remis en liberté alors que le second obtient la peine maximale (dix ans) ; si les deux se dénoncent entre eux, ils seront condamnés à une peine plus légère (cinq ans) ; si les deux refusent de dénoncer, la peine sera minimale (six mois). La question est : faut-il coopérer ou non ? Ainsi Lacan, dès les débuts de son enseignement, trouve dans la théorie mathématique des jeux la substance nécessaire, sous forme d'une batterie de formules logiques, pour spécifier les voies stratégiques et combinatoires auxquelles se trouve confronté le sujet. Le joueur joue *contre* un adversaire (imaginaire) mais également *avec* un appareillage symbolique qui détermine ses possibilités (l'Autre, axe symbolique).

Au soir de son enseignement, le 18 avril 1977, Lacan ira jusqu'à se demander si la psychanalyse n'est pas *un autisme à deux*. Derrière la question provocante, il y avait une vraie question : ne parle-t-on pas tout seul ? Y a-t-il vraiment un dialogue ? Une psychanalyse peut nous permettre d'apprendre quelque chose de cette surdité foncière de chacun, pour peut-être, l'être un peu moins.

En 1958, Lacan dit que projeter ses fantasmes sur son analyste n'est pas subodorner³⁰ des intentions à son psychanalyste pris comme un adversaire pour calculer ses coups, le faire parler, obtenir réponse à sa demande, savoir s'il vous aime ou ce qu'il pense de vous. Certes, on peut entendre que côté analysant, *sans doute y'a-t-il stratégie...* Il y a la stratégie hystérique pour obtenir une manifestation du désir de l'analyste, ou la stratégie obsessionnelle pour le mortifier, le mettre sous cloche, annuler ce qu'il amène. Mais Lacan évoque surtout la stratégie de l'analyste. Il la pointe comme un miroir qui renvoie à l'analysant par son silence (*bouche cousue*), son imperméabilité (*visage clos*), ce qu'il est, ce qu'il dit. Cependant, Lacan met en garde contre cette métaphore dangereuse. L'analyste n'a pas à faire le miroir, qui suppose une symétrie des deux positions, analysant et analyste. Cette métaphore très utilisée à l'IPA, où il faut se faire « surface unie », sans aspérité, sans variation, est censée renvoyer à l'analysant ses projections

²⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, Le Seuil, 2013, p. 567.

³⁰ Cf. à propos d'« odorier », l'anecdote relatée par Lacan sur « sentir son analyste », « La direction de la cure... », *op. cit.*, p. 609.

imaginaires, faisant réflexion de son Moi malade, de ses sentiments haineux par exemple au nom de « la partie saine du *moi*, celle qui pense comme nous »³¹. Ceci se traduit par des analystes qui travaillent leur image côté immuable, toujours le même costume, un cabinet sans changements... Lacan estime qu'un calcul de la part de l'analyste de son contre-transfert, portant sur la stratégie éventuelle adoptée par l'analysant envers lui n'est pas un bon plan pour préparer ses interprétations, sa tactique. Si l'analyste a à s'inspirer de la théorie des jeux, il n'a pas à se positionner comme adversaire. Lacan convoque une autre métaphore célèbre pour définir la position de l'analyste, son silence et son action si particulière : le jeu de bridge, un jeu à quatre places !

Le bridge analytique : le psychanalyste et le jeu du mort

Le bridge se joue à quatre, deux contre deux, le joueur a son partenaire en face, pendant que les deux adversaires sont à gauche et à droite. L'enjeu est de réussir à réaliser le nombre de plis annoncé par un joueur dans un premier tour de mise aux enchères, avant même de jouer. Celui qui a annoncé qu'il fera le plus grand nombre de plis, au vu de ses cartes et de sa supposition du jeu de son partenaire, est appelé *le déclarant*. Ayant la main, il annonce la couleur du contrat qu'il veut effectuer dans un premier tour de jeu. Son partenaire en face devient le fameux *mort*, il se doit d'étaler d'emblée son jeu sur la table, classé par couleurs, aux yeux de tous, ce qui influe fortement sur les tactiques à adopter. L'adversaire du déclarant à sa gauche pose la première carte. Vient le tour du mort, qui en tant que mort ne touche pas à son jeu, c'est le déclarant qui appelle dans son jeu la meilleure carte à jouer, le mort la joue sans intervenir. Vient le tour de *l'adversaire* de droite de jouer, puis enfin du déclarant. On voit qui remporte la mise. Quelle est la vertu métaphorique de ce jeu pour *situer son action* de l'analyste? Quatre places et non trois, comme dans le schéma L du Séminaire II.

Que dit Lacan ? « Plutôt par là l'analyste s'adjoint-il l'aide de ce qu'on appelle à ce jeu le mort, mais c'est pour faire surgir le quatrième qui de l'analysé va être ici le partenaire, et dont l'analyste va par ses coups s'efforcer de lui faire deviner la main »³². Lacan imagine le cas où l'analyste n'est pas le partenaire en miroir du sujet, mais un adversaire qui a le mort pour partenaire. Il s'efforce – avec « abnégation » – en choisissant des cartes, des signifiants précis, dans le jeu du mort, de faire jouer le sujet en essayant de deviner ce qu'a en main son adversaire. La tactique de l'analyste n'est pas de faire surgir des signifiants de nulle part, à sa guise, mais d'extraire ceux issus d'un jeu déjà constitué sur la table, en clair, surgit comme matériau dans la cure, issu de l'inconscient du sujet et non de ses propres signifiants formulés indépendamment du discours de l'analysant.

Lacan précisera en 1971 – lors d'un exposé de Pierre Delaunay – qu'il n'a pas mis le psychanalyste « à la place du mort. Il joue avec le jeu du mort, ce n'est pas pareil »³³. Jouer avec le mort suppose de faire une place à la parole du sujet, faire fonctionner un « se taire » comme un élément de négativité réelle³⁴ qui amène l'analysant à entendre ce qu'il dit, ce qu'il ne dit pas, un dit non colmaté par l'interlocution, invitant à reprendre ses constructions, les renverser, les annuler, les contredire, les dialectiser, les dépasser.

³¹ Lacan J., « La direction de la cure... », *op. cit.*, p. 591.

³² Lacan J., « La direction de la cure... », *op. cit.*, p. 589.

³³ Lacan J., *Lettres de l'École freudienne*, 1972, n° 9, p. 471.

³⁴ Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », p. 309.

Ce jeu du mort, n'est pas la mortification dans le transfert : ne pas dire un mot, laisser dormir l'analysant, position qui entretient le père mort comme partenaire du névrosé obsessionnel ; version silencieuse *ipéiste* où l'on se contente de surveiller le contre-transfert que Lacan dénonce : « aussi préfère t'il se rabattre sur son Moi, et sur la réalité dont il connaît un bout. Mais alors le voilà à je et à moi avec son patient. »³⁵ Ce jeu du mort consiste à veiller à ne pas intervenir comme partenaire de l'analysant, comme son semblable en interlocution mode *ping-pong*. Il faut aussi faire le mort sur le plan symbolique, l'analyste n'a pas à faire le grand Autre, le lieu de la vérité tant souhaité par l'analysant. L'analyste aide l'analysant à le mettre à jour, à retrouver les chapitres censurés de son histoire.

Mais alors, qui est le quatrième partenaire de l'analysant dont l'analyste essaye avec le jeu du mort de faire devenir la main ? Je dirais que cela métaphorise le fait de mettre l'analysant sur le chemin des signifiants inconscients qu'il ignore. Est-ce sûr ? Dans le Séminaire *Le transfert*, un an après ce texte, il reprend la métaphore du bridge et dit que le partenaire du sujet qu'il doit lui faire découvrir, c'est son propre moi³⁶, soit la vérité de ses identifications sur l'axe imaginaire.

Lacan imagine que l'analyste pourrait jouer « à droite » du sujet, c'est-à-dire *avant*, et l'on peut faire l'hypothèse de l'apparition du sujet de l'inconscient, ou « à gauche », c'est-à-dire *après* son apparition dans la cure, avant ou après la rectification subjective. Si Lacan ne pose pas de fixité définie, une certitude existe : les sentiments de l'analyste n'ont qu'une place, celle du mort. C'est une sentence sans appel contre le maniement de la cure par le contre-transfert, dont il ne nie pas l'existence. La question n'est pas là.

Le 8 mars 1961 : « Si l'analyste réalise l'apathie analytique, c'est dans la mesure où il est possédé d'un désir plus fort que les désirs dont il pourrait s'agir, à savoir d'en venir au fait avec son patient, de le prendre dans ses bras, ou de le passer par la fenêtre »³⁷. Ce désir plus fort, dont Lacan ne parle pas explicitement ici, c'est le désir de l'analyste issu d'une mutation dans sa propre cure. Lacan précise que si on ranime ce mort et que l'analyste se laisse aller à ses sentiments, on ne sait plus qui conduit le jeu et on tombe dans l'imaginaire.

Stratégie, tactique et politique

« Voilà pourquoi l'analyste est moins libre en sa stratégie qu'en sa tactique »³⁸, stratégie et tactique sont à distinguer. Jacques-Alain Miller le confirme dans sa réponse à Buenos Aires : « Je ne suis pas un homme de stratégie, je suis un homme de tactique ». L'analyste est plus libre d'être un tacticien qu'un stratège. Cette différence sémantique est empruntée au langage militaire, chez un homme dont on a oublié qu'il était aussi un auteur, le général De Gaulle. Il y a quelques années, J.-A. Miller nous avait recommandé de lire ses mémoires, *Le fil de l'épée*³⁹, dans lequel ce militaire de carrière réfléchit à l'évolution de la civilisation, de l'Histoire, à la logique de la guerre et à l'essence de ce qu'est le prestige, le pouvoir, la fonction du commandement⁴⁰. Lacan dira de même dans

³⁵ *Ibid.*, p. 591.

³⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 223.

³⁷ *Ibid.*, p. 220-221.

³⁸ Lacan J., « La direction de la cure... », *op. cit.*, p. 589.

³⁹ De Gaulle C., *Le fil de l'épée*, Paris, Plon, 1932.

⁴⁰ *Cf.*, *ibid.*, p. 195 & 197.

« La psychiatrie anglaise et la guerre » à propos de la stratégie militaire durant la seconde guerre mondiale, que l'esprit anglais était plus souple au réel de la contingence que l'esprit français qui aime trop la spéculation et ne voit pas ce qui arrive. La tactique elle se fonde sur ce qui arrive, sur la survenue imprévue du réel là où la stratégie définit tout à l'avance. Le jeu de bridge montre qu'il n'y a pas de programme pensable a priori parce que l'issue vient avec la contingence du jeu de l'autre.

Le début du paragraphe 6 s'amorce comme une conséquence poussée d'une telle direction de la cure : « Allons plus loin. L'analyste est moins libre encore en ce qui domine stratégie et tactique : à savoir sa politique, où il ferait mieux de se repérer sur son manque-à-être que sur son être »⁴¹. L'analyste est moins libre en tant qu'il a à consentir à quelque chose qui s'impose à lui. Cette direction de la cure où il a à jouer le jeu du mort pour faire advenir le discours de l'Autre, implique une politique spécifique du désir de l'analyste.

Le psychanalyste n'est pas libre car il n'a pas le choix, il ne doit pas céder là-dessus ! Le manque-à-être, est un concept repris et coudé par Lacan, à partir de celui de *manque d'être* de Sartre qui était l'effet d'une néantisation de l'existence humaine, alors que pour Lacan, il est l'effet de sa prise dans le langage. Ce désir est oublié, refoulé par l'*egopsychology* qui ne calque la cure que sur l'adaptation à la réalité. Une politique de l'être, de l'être-psychanalyste débouche sur des effets d'infatuation. L'être, ça a un petit côté « Je suis, moi, je suis », que Lacan dénoncera de manière molièresque⁴² en dénonçant les effets de suffisance propre à une communauté construite sur la hiérarchie. La psychanalyse commence avec un *Je ne sais pas qui je suis, ce que je suis* qui ne se referme pas sur un *Je suis* mais, selon J.-A. Miller, par un « C'est ça ! ».

Lacan démontre les incohérences d'une psychanalyse ayant une conception du transfert tel un rapport à la réalité de la situation, où l'analyste se mue en un éducateur dont l'étalon de la mesure du réel est l'*ego* autonome. Cette posture éducative pouvait amener à considérer qu'une cure d'homosexuel devait le conduire à l'hétérosexualité. Ce moi censé être autonome, Lacan, depuis des années, démontre qu'il est au contraire aliéné à une identification imaginaire, c'est tout l'enjeu du stade du miroir. Avec le moi comme boussole, nous basculons dans la psychologie où la détermination inconsciente n'a plus cours, où l'autonomie d'une personne est définie par son activité consciente, parfaitement soluble dans le management, la publicité, le discours du maître. La « psychologie générale » est évidemment une critique de son collègue Daniel Lagache qui a écrit en 1949, *L'unité de la psychologie*, livre décisif pour faire entrer la psychanalyse dans le giron de la psychologie et du discours universitaire. Lacan fait un jeu de mot succulent pour montrer que cette centration sur l'être de l'analyste produit des « *ego* moins égaux »⁴³ que d'autres. Lacan dénonce ici la psychanalyse américaine et ses promesses de réussite typique de l'*American way of life*, qui a dévoyé la psychanalyse.

Qui parle ?

Le paragraphe 7 ramasse le problème du transfert et de l'interprétation pour continuer à pointer les déviations qui font balise. Lacan contredit l'idée *ipéiste* selon laquelle le

⁴¹ Lacan J., « La direction de la cure... », *op. cit.*, p. 589.

⁴² Lacan J., « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 », *Écrits, op. cit.*

⁴³ *Ibid.*

transfert est toujours une résistance⁴⁴ à interpréter, soit à refuser. Une autre façon serait d'interpréter le transfert ainsi : « Vous faites erreur sur la personne ! ». Alors l'interprétation serait reçue « comme venant de la personne que le transfert lui impute d'être »⁴⁵, « La morale de l'analyse n'y contredit pas, à condition qu'il interprète cet effet, faute de quoi l'analyse en resterait à une suggestion grossière. »⁴⁶ Ce second niveau du transfert pourrait être interprété, sauf que la tentative de sortir le sujet du transfert serait repoussée à l'infini, car « c'est comme venant de l'Autre du transfert que la parole de l'analyste sera encore entendue »⁴⁷. Lacan fixe les choses : l'analyste ne doit pas croire qu'il pourrait, et devrait, se sortir comme ça du transfert. Il peut faire une interprétation mais à partir de « ce que le sujet, [...] lui impute d'être »⁴⁸. Voilà la question de l'être de l'analyste relancée, étant entendu que l'analyste n'a pas à la refermer en se rabattant sur son Moi. Cela fera l'objet du chapitre « *Comment agir avec son être* »⁴⁹ qui amènera deux nouvelles idées : l'écoute de l'analyste⁵⁰ et sa présence⁵¹.

Lacan conclut son premier chapitre en justifiant du tranchant de son titre « *Qui analyse aujourd'hui ?* » En effet, l'analyste est-il celui qui pense que le transfert est une pure résistance à dénoncer ? Celui qui impose son idée de la réalité ? Ou plutôt celui qui – Lacan donne là l'indication d'une voie – « interprète en profitant du transfert »⁵². La question de l'interprétation est entièrement à refonder. Il faut « réinventer l'analyse », telle est la tâche qu'il se donne. Le chapitre suivant va amener du nouveau sur la théorie de l'interprétation, ce qui doit la guider pour diriger la cure, ce qu'elle vise. L'interprétation présuppose de reprendre une théorie psychanalytique de la parole. D'ailleurs, le premier chapitre se termine par une question, dans l'expérience psychanalytique : « qui parle ? »⁵³ ⁵⁴. Lacan termine par l'évocation, féroce et drôle, d'un analyste, pas spécialement futé – « un animal de notre espèce » – qui répondait « tout cru », sûrement avec un air d'évidence crasse : « moi »⁵⁵. En effet, si vous pensez simplement que « c'est (le) moi qui parle » quand vous parlez, vous n'êtes pas lacanien.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 592.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 591.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *Ibid.*, p. 612.

⁵⁰ Cf. Reik.

⁵¹ Cf. développer particulièrement dans son Séminaire, *Le transfert*.

⁵² *Ibid.*, p. 592.

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ Cf. le schéma L était déjà une réponse en 1955.

⁵⁵ *Ibid.*